

L'OUVRIER AMERICAIN

(traduit de l'américain)

DEUXIEME PARTIE

LA RECONSTRUCTION DE LA SOCIETE

par RIA STONE

(suite)

CHAPITRE III

INDIVIDU DE CLASSE ET INDIVIDU SOCIAL

Marx n'a pas écrit à la légère sur la peine de mort qui est suspendue sur la société moderne. Le problème d'une transformation révolutionnaire des rapports sociaux, qui les rendra conformes au développement des forces productives, est tellement crucial pour la société capitaliste, et en particulier pour la société capitaliste américaine, que la bourgeoisie a été obligée de l'envisager d'une manière organisée. A Harvard, par exemple, les serviteurs intellectuels de la bourgeoisie, sous la direction du professeur Elton Mayo, l'ont avertie de ce que la « logique économique » et l'« invention technique » se développent parallèlement à une désintégration sociale croissante (1).

La classe ouvrière est tellement hostile aux rapports sociaux existants qu'elle mène une révolte incessante dans le processus du

(1) ELTON MAYO : *Les problèmes humains d'une civilisation industrielle*, Harvard, 1946. Voir aussi : *Les erreurs fécondes de Elton Mayo*, dans « Fortune », novembre 1946.

travail lui-même, révolte dirigée non seulement contre toutes les tentatives d'accroître sa productivité, mais aussi et surtout contre les tentatives de maintenir purement et simplement la productivité. Déjà en 1919 Herbert Hoover, à la tête alors de la Commission d'Aide à l'Europe, rapportait que ce qui arrêtait la reconstruction de l'Europe était « la productivité démoralisée ». Aujourd'hui, la démoralisation de la productivité est devenue si profonde, si répandue, que sans la destruction des rapports de production ayant un caractère de classe et sans le développement de l'universalité des ouvriers, la société se trouvera devant la ruine commune de toutes les classes en lutte.

Les recherches que Mayo a menées dans les usines l'ont conduit à la conclusion que les ouvriers agissent comme un groupe et non comme des individus. Il écrit :

« Dans chaque secteur qui continue à travailler, les ouvriers se sont constitués — consciemment ou non — en groupe avec les coutumes, les devoirs, la routine et même les rites appropriés; et la direction réussit — ou échoue — dans sa tâche dans la mesure où le groupe l'accepte sans réserve comme autorité et chef. »

La bourgeoisie est profondément troublée par l'attitude de ces groupes d'ouvriers. Elle ne s'inquiète pas seulement à propos de l'hostilité des ouvriers vis-à-vis des contremaîtres, des surveillants ou des patrons. Selon Mayo, les ouvriers règlent leur attitude dans l'atelier suivant un code social qui comporte quatre axiomes :

« Tu ne dois pas abattre trop de travail — autrement, tu es un crevard. »

« Tu ne dois pas abattre trop peu de travail — autrement, tu es un tire-au-flanc. »

« Tu ne dois rien dire à un surveillant qui pourrait nuire à un de tes camarades. »

« Tu ne dois pas être trop « officieux »; c'est-à-dire, si tu es inspecteur, tu ne dois pas agir comme inspecteur. »

La désintégration des vieux liens sociaux.

Ces quatre « tu ne dois point » sont l'expression du fait que l'ouvrier est aliéné de tout but social autre que la protection de son groupe de travail. Ils symbolisent la désintégration des vieux liens sociaux de la société bourgeoise, désintégration qui avance rapidement jusqu'à son cœur. Les ouvriers sont en train de créer un nouveau lieu social, leur solidarité de classe. Mais précisément parce que la classe ne trouve à l'intérieur de la société en question, c'est-à-dire de la société capitaliste, aucune expression de besoins sociaux, précisément parce qu'elle comprend instinctivement que les besoins sociaux existants sont les besoins sociaux d'une classe étrangère, ce nouveau lieu social est exprimé d'une manière négative, créatrice seulement pour ce qui est des moyens nécessaires pour s'opposer à cette société.

Mayo va jusqu'à dire :

« L'insistance sur une logique purement économique de la production — spécialement si cette logique change fréquemment — se heurte au développement d'un... code (de collaboration humaine) et par conséquent provoque à l'intérieur du groupe le sentiment d'une défaite. Cette défaite humaine aboutit à son tour à la forma-

tion d'un code social à un niveau inférieur et en opposition avec la logique économique. »

Mayo ne sait pas combien ses observations sont profondes. Les ouvriers d'aujourd'hui, qui sont poussés vers la révolution dans les forces productives qui exige d'eux une universalité en dehors de toute détermination de classe, ou l'existence en tant qu'individus sociaux, sont au contraire forcés par les rapports de production du capitalisme de former une communauté de classe. Ils créent des nouveaux liens sociaux d'une manière négative, parce que les rapports de production capitalistes les empêchent de les créer positivement. Leur discipline, leur unité et leur organisation, telles qu'elles sont créées par la grande production capitaliste, sont exercées au service de leur classe, et l'existence de classe n'est pas existence sociale mais existence aliénée.

Aussi longtemps donc que l'existence de classe est nécessaire, les ouvriers ne peuvent pas exercer complètement leurs capacités humaines. Ils appartiennent à la communauté « seulement comme individus moyens, seulement dans la mesure où ils vivent dans les conditions d'existence de leur classe... ils participent à ce rapport non en tant qu'individus, mais en tant que membres d'une classe ». (Marx, « L'Idéologie allemande »). Le désir des ouvriers, et la nécessité économique et humaine de la société, est que les ouvriers existent en tant qu'individus sociaux. Le poids opprimant des rapports bourgeois les oblige à exister seulement en tant qu'individus moyens appartenant à une classe donnée. « Le code social inférieur » par lequel ils règlent leur attitude est leur seule protection contre la classe ennemie.

Les capitalistes craignent ce « code social inférieur » parce qu'il s'oppose à leur besoin de plus-value et ils cherchent à le miner en détruisant l'unité des ouvriers, en recrutant des « jaunes », etc. Les ouvriers haïssent ce code parce qu'il heurte leur désir humain naturel de faire du bon travail et les oblige à subordonner leur personnalité individuelle aux besoins défensifs de la classe. Plus que partout ailleurs, c'est aux Etats-Unis qu'il y a une division tellement aiguë « à l'intérieur de la vie de chaque individu, entre ce qui est en lui personnel et ce qui y est déterminé par un secteur du travail et les conditions appartenant à celui-ci » (Marx, « L'Idéologie Allemande »). La classe ouvrière des Etats-Unis est hostile à l'existence de classe parce qu'elle est une classe ouvrière relativement nouvelle, sans la tradition révolutionnaire européenne d'opposition à l'aristocratie féodale et à la bourgeoisie. Les ouvriers américains doivent lutter en tant que classe et cependant ils ressentent leur limitation à une position de classe comme une oppression continuelle.

Dégradés jusqu'à ne plus être que des numéros de matricule, les ouvriers individuels cherchent à se distinguer par leur manière de s'habiller, leur connaissance des joueurs de base-ball ou des vedettes du cinéma, etc. Ils luttent contre les conditions de vie dans la société de classe. Les nègres, la couche la plus opprimée et par conséquent la couche sociale qui plus que toute autre dans la société contemporaine est confinée à une existence moyenne, sont ceux qui révèlent le plus clairement cette contradiction entre le besoin humain d'expression individuelle et le besoin d'uniformité de la classe. Ils détestent qu'on les considère comme des nègres, et veulent cependant que la société reconnaisse leur mobilisation révolutionnaire croissante en tant que nègres. Chaque nègre peut chercher une différenciation individuelle dans les vêtements, etc., mais la

différenciation individuelle devient immédiatement une uniformité de la race.

L'individu pleinement développé.

La bourgeoisie cherche à inculquer aux ouvriers l'idée que dans la nouvelle société socialiste leur individualité sera détruite. Bien que sceptiques vis-à-vis de la propagande bourgeoise en général, les ouvriers ne sont pas insensibles à cet argument. Cependant ce sont les rapports de classe de la société bourgeoise qui enrégimentent les ouvriers autour des machines et imposent à leur vie sociale une existence uniforme et moyenne. A toutes les phases de la production, les ouvriers sont privés de toute occasion de développer leur individualité créatrice. Tout exercice positif de la capacité d'invention dans la production n'aurait que des résultats défavorables à leur classe. « Dans la communauté des prolétaires révolutionnaires, en revanche, qui prennent sous leur contrôle leurs conditions d'existence et celles de tous les autres membres de la société, c'est le contraire qui a lieu : les individus y participent en tant qu'individus. » (« L'Idéologie Allemande »).

Marx n'a jamais écrit sur la nouvelle société socialiste sans souligner spécialement que le fondement de cette société serait l'individu pleinement développé. Mais l'essence de l'individualité pour Marx était l'expression de l'activité propre de chacun en rapport avec le développement des forces productives; elle était par conséquent une réalité historique et non pas abstraite. Pour être un individu à chaque phase du développement de la société, la personne doit s'incorporer les acquisitions précédentes de l'espèce et la multiplicité de talents qu'elles ont rendue possible.

Pendant presque un siècle, le capitalisme, avec son fétichisme des marchandises, a tellement abruti la conscience de soi de l'homme que celui-ci en est arrivé à croire que l'individualisme est inséparable de l'agrandissement personnel et de la concurrence avec les autres. Cependant, lorsque la bourgeoisie était révolutionnaire, c'est-à-dire lorsqu'elle pouvait parler au nom de la société, la caractéristique essentielle du capitaliste qui avait réussi n'était pas l'accroissement de son trésor particulier aux dépens de celui des autres, mais plutôt son « esprit entreprenant » qui a déchiré les voiles de mystère par lesquels les corporations féodales entouraient la production et détruit les barrières géographiques qui séparaient les hommes les uns des autres. Parce que les révolutions bourgeoises ont détruit les obstacles féodaux devant l'activité propre de chacun, l'individu bourgeois était essentiellement un ouvrier coopérant avec d'autres, qui travaillait à l'agrandissement de l'horizon social. Dans ce sens il était un individu social. Pour cette raison l'individu bourgeois n'a pas seulement étendu sa richesse mais aussi ses capacités physiques et mentales, en créant l'individu le plus mobile, actif et cosmopolite que la société ait jamais connu (1).

(1) Il existe aujourd'hui aux Etats-Unis une couche de petits patrons qui se rappellent toujours avec fierté les années d'apprentissage salarié pendant lesquelles ils se sont préparés pour créer leur entreprise. Ne disposant que dans une mesure limitée des investissements en capital pouvant discipliner les ouvriers, ces employeurs dépendent, pour ce qui est de leurs profits, presque entièrement de la « coopération » et de la volonté de travail de leurs « aides ». Ces derniers cependant ont déjà estimé à sa juste

Ce concept de l'individu social a été perdu dans la société bourgeoise, précisément parce que la bourgeoisie n'a plus d'activité propre, mais est elle-même devenue la victime du système qui accumule la richesse à un pôle tandis qu'il accumule la misère, l'agonie du travail, l'esclavage, l'ignorance, la brutalité et la dégradation au pôle opposé, c'est-à-dire du côté de la classe qui produit son propre produit sous la forme de capital. Comme Marx l'a souligné le premier :

« La propriété privée nous a rendus tellement stupides et unilatéraux qu'un objet est nôtre seulement lorsque nous l'avons, lorsqu'il existe pour nous comme capital, ou lorsque nous le possédons directement, nous le mangeons, le buvons, le portons sur notre corps, en un mot, lorsque nous l'utilisons... Le sens de la possession a ainsi pris la place de tous les sens corporels et spirituels, dont il n'est que la simple aliénation. » (« Propriété privée et communisme »).

Ainsi, avec le déclin de la société bourgeoise, ou la transformation de ses rapports de production en freins de l'activité propre des individus, l'essence de l'individu bourgeois devient la concurrence impitoyable et l'accumulation en antagonisme avec le reste de la société. Pour accaparer la plus grande part, l'individu bourgeois doit priver tous les hommes, y compris lui-même, de tous les sens humains. Il n'est plus le sujet; c'est la valeur qui est le sujet. Il n'est plus respectable qu'en tant que capital personnifié, c'est-à-dire dans la mesure qu'il sert la self-expansion du capital.

La création de nouveaux liens sociaux.

En opposition à la concurrence impitoyablement antagonique de la bourgeoisie, la classe ouvrière exerce toute son ingéniosité à trouver des moyens pour restreindre son activité productive, aux dépens non seulement de la bourgeoisie mais aussi de la classe ouvrière elle-même. Dans plusieurs usines ce qui fatigue les ouvriers

valeur le caractère désuet de la petite production, et le manifestent en rejetant la conception artisanale de la qualification ou la substitution d'un travail manuel pénible à des machines de précision. La productivité démocratisée de la nouvelle génération des ouvriers a créé une contradiction qui ne présage rien de bon pour ces petits capitalistes. D'un côté, ils rappellent constamment l'énergie et l'initiative qui les ont fait acquérir leur position actuelle et souhaitent avec ferveur que les ouvriers d'aujourd'hui développent en eux-mêmes des stimulants analogues pour travailler dur et acquérir des qualifications selon la vieille manière. Comme ils disent, « les ouvriers d'aujourd'hui n'ont pas d'ambition ». D'un autre côté, sentant confusément que les nouvelles méthodes de production et la société existante ne stimulent pas cette « ambition », et poussés par la nécessité capitaliste à extraire aux ouvriers toujours davantage de plus-value, ils regardent désespérément vers la panacée d'un état totalitaire qui détruirait les syndicats et obligerait les ouvriers à produire davantage. Dans cette couche on trouve aujourd'hui un nombre important d'individus qui savent que le fouet fasciste ne les épargnera pas. Ils seraient contents de voir les ouvriers établir un nouvel ordre social basé sur la libération des forces productives humaines. Mais, bien qu'ayant la conscience désagréable que la situation actuelle ne saurait durer longtemps, ils restent sceptiques en ce qui concerne la force et la détermination de la classe ouvrière pour révolutionner la société. Pour étouffer dans cette couche sa préférence profondément enracinée pour une productivité basée sur la discipline consciente et l'autodéveloppement, un mouvement fasciste devrait avoir recours à des mensonges et des tromperies énormes, et à la force, à une échelle inconnue jusqu'ici.

n'est pas principalement l'effort physique de leur travail, mais l'attention constante nécessaire pour ne pas donner à la compagnie « le travail normal d'une journée », car l'ouvrier refuse d'être mesuré en termes de la « paye normale d'une journée ». L'essence de l'homme étant d'exercer son activité propre et tous ses sens d'une manière socialement productive, le ralentissement du rythme de la production, la discipline qu'ils s'imposent contre les suggestions visant à améliorer la production, la négligence délibérée des machines sont une source constante de frustration pour les ouvriers eux-mêmes. C'est seulement lorsque la routine de la lutte quotidienne de la classe explose dans une activité violente contre la bourgeoisie (lorsqu'on jette un contremaître par la fenêtre, lors de la lutte des piquets de grève avec la police, etc.), activité qui exige un exercice ouvert de leur énergie créatrice que les ouvriers se sentent eux-mêmes comme des êtres humains. Le résultat en est que le retour du piquet à la lutte de classe latente est encore plus frustrateur que si la grève n'avait jamais eu lieu. Le développement moléculaire de ces offensives et retraites ne peut qu'exploser dans la révolution qui permettra à la classe ouvrière d'employer son activité créatrice non seulement pour briser les anciens rapports de production mais aussi pour établir des nouveaux liens sociaux d'un caractère positif et créateur.

La solidarité de la classe ouvrière dans sa lutte contre la classe capitaliste n'est qu'un des côtés de la notion du travail socialisé, le côté que même les bureaucrates de l'A.F.L. peuvent comprendre. Il n'épuise nullement, il n'approche même pas le concept profond des nouveaux liens sociaux que Marx voyait comme l'essence du socialisme. Marx connaissait bien les communistes vulgaires de son époque et leur conception primitive du nivellement et il a balayé leur position par une réponse qui a été amplement justifiée par le développement des moyens de production.

« L'activité sociale et l'esprit social n'existent nullement sous la seule forme de l'activité communautaire directe et de l'esprit communautaire direct ». Cependant, « l'activité et l'esprit communautaires, c'est-à-dire, l'activité et l'esprit qui sont exprimés et affirmés directement dans la société réelle avec d'autres hommes, se trouvent partout où une telle expression immédiate de la socialité est basée sur le contenu essentiel de l'activité et correspond à sa nature ».

Le contenu essentiel de l'activité productive aujourd'hui est la forme coopérative du processus du travail, l'application technique consciente de la science, la culture méthodique du sol, la transformation des instruments du travail en instruments de travail utilisables seulement en commun, l'économie de tous les moyens de production par leur utilisation comme moyens de production du travail combiné et socialisé, l'enchaînement de tous les peuples au réseau du marché mondial et le caractère international du régime capitaliste.

La bourgeoisie maintient des entraves à cette activité essentiellement sociale en isolant les individus les uns des autres par la concurrence, en séparant les forces intellectuelles de la production et le travail manuel, en opprimant les talents créateurs et organisateurs des larges masses, en divisant le monde en sphères d'influence.

Le conflit entre la société socialiste envahissante et les chaînes bourgeoises qui l'empêchent d'émerger fait partie de l'expérience quotidienne de chaque ouvrier.

L'ouvrier qui aspire à une conception générale de sa production et de ses rapports avec les autres secteurs, qui va partout en parlant avec ses camarades de leur travail, qui exécute avec ostentation leurs mouvements, qui voit dans la capacité des ouvriers allemands la clé pour la reconstruction de l'Europe, comprendra ce qu'entend Marx en parlant d'activité sociale, car c'est précisément cette activité sociale qu'il cherche constamment à mettre à la place de l'isolement, de l'éloignement et du provincialisme des rapports bourgeois.

Les bourgeois, dans leur époque révolutionnaire, ont pu exister comme individus sociaux seulement parce qu'ils ont libéré la capacité productive des forces humaines. Aujourd'hui, à la fois les forces matérielles et les forces humaines peuvent devenir vraiment sociales. La libération de ces forces plus développées aujourd'hui par la révolution prolétarienne fera des ouvriers des individus réellement sociaux qui incarneront davantage la société et représenteront les acquisitions de l'espèce beaucoup plus que ne l'a fait la bourgeoisie même à son printemps.

CHAPITRE IV

EN SOCIÉTÉ AVEC LES AUTRES HOMMES

L'ouvrier dans l'usine moderne est constamment déchiré entre son désir humain de coopérer avec ses camarades ouvriers et les relations restreintes avec les autres auxquelles il est relégué en tant qu'ouvrier parcellaire. Le développement d'hommes universels harmonieusement développés dans le processus de production est la clé pour l'instauration de relations humaines entre les hommes. « Que l'homme est aliéné de l'essence de son espèce veut dire qu'un homme est aliéné de l'autre et chaque homme aliéné de l'essence humaine ». (« Travail aliéné »). Réciproquement, ce n'est que lorsque l'homme devient homme universel développé harmonieusement dans le processus de production qu'il peut avoir des relations humaines avec les autres hommes, d'abord à l'intérieur du processus de production et ensuite à l'extérieur de ce processus. C'est là aussi la clé de la stérilité des intellectuels petits-bourgeois et la clé de l'abolition des relations aliénées entre les sexes et les relations antagoniques entre les races.

Les intellectuels et la recherche de l'universalité.

Les intellectuels petits-bourgeois d'aujourd'hui recherchent l'universalité mais d'une manière aliénée parce qu'ils sont eux-mêmes le produit de la division entre le travail manuel et le travail intellectuel, division qui est l'apogée des rapports de classes. Cette divi-

sion du travail est le point culminant de l'inhumanité des rapports de classe car elle prive les deux pôles de la division d'un aspect essentiel de l'existence humaine, aspect nécessaire pour le développement même de leurs fonctions économiques. A l'aliénation dégradante de l'ouvrier manuel par rapport aux processus intellectuels impliqués dans la production, correspond l'aliénation débilite de l'ouvrier cérébral par rapport à l'application manuelle de ses idées. L'expression proverbiale de l'armée, selon laquelle chaque officier a besoin d'un groupe de conscrits pour prendre soin de lui, illustre l'impuissance à laquelle même la classe dominante est condamnée par cette division du travail. Correspondant à la répétition monotone de certaines tâches manuelles de l'ouvrier sur la machine et provoquée par celle-ci, apparaît la spécialisation des ouvriers intellectuels dans diverses phases détaillées de la production technique. Ainsi, dans les raffineries de pétrole par exemple, il y a des techniciens spécialisés pour les tourelles de réfrigération, d'autres pour les tourelles de fractionnement, d'autres pour les tuyaux de conduite et d'autres pour les opérations chimiques. Dans le reste de la société, la même fragmentation se développe. A la nurse dont l'existence quotidienne est hantée par le thermomètre et les bassins, correspond le spécialiste des oreilles et du nez qui accomplit cinquante ablations d'amygdales par jour ouvrable. Les instituteurs sont obligés d'agir comme des adjudants ou des policiers avec les élèves récalcitrants, mécontents d'un système d'éducation académique et démodé.

Si les ouvriers sentent leur humanité incomplète et luttent contre celle-ci, les intellectuels et les techniciens sont encore plus inquiets parce que plus enclins à l'introspection, plus isolés les uns des autres et dépourvus des moyens de lutte que la production capitaliste crée pour le travail socialisé. Plus accommodants, moins limités par les besoins immédiats de leur travail, avec une conviction profondément enracinée — et nourrie par leur position sociale — qu'ils devraient être des hommes universels, ils développent des manies, créent des rêves fantastiques concernant un monde nouveau ou s'évadent de la « douce monotonie du travail » en s'approchant de la terre.

Avec le déclin de la société et l'incapacité des individus de la classe dominante d'exprimer désormais l'essence sociale de l'humanité, les moralistes petits-bourgeois, terrifiés par la barbarie et la décadence, commencent à se perdre dans la jungle philosophique où s'opposent l'individu comme représentatif de l'individualité à la société comme représentative de la totalité. Comme Marx l'a remarqué en critiquant l'idéalisme des Vrais Socialistes, « la société est vue en abstraction des individus, est rendue indépendante, elle retombe dans la sauvagerie d'elle-même — et l'individu ne souffre que par les effets de cette chute » (« L'Idéologie allemande »). Voilà comment pensent les existentialistes aujourd'hui. Ils voudraient délivrer l'individu de la société. (« L'Enfer, c'est les autres », Sartre.)

La clé : l'activité des ouvriers.

Par contre, Marx, l'attention toujours fixée au développement de l'activité sociale et des objets sociaux dans le processus de production, avait prévenu : « Nous devons spécialement éviter de rétablir la société comme une abstraction opposée à l'individu. L'indi-

vidu est l'essence du social. Son expression de la vie, bien qu'elle peut ne pas apparaître dans la forme directe d'une vie de type communal menée en commun avec d'autres, est par conséquent une expression et une affirmation de la vie sociale. La vie individuelle et la vie d'espèce de l'homme ne sont pas distinctes. » (« Propriété privée et communisme »).

La raison philosophique fondamentale de l'incapacité des intellectuels petits-bourgeois à développer le concept de l'individu social est leur limitation dans le matérialisme vulgaire et l'idéalisme non critique de la société bourgeoise décadente. C'est là la réflexion dans la pensée de la division de la société de classe entre le travail manuel et le travail intellectuel. Dans son âge révolutionnaire, les idéologues de la bourgeoisie ont pu voir que le fondement de la société était l'activité productive des hommes individuels (Adam Smith : le travail est la source de toute richesse). Ainsi la conception fondamentale de classe de la division du travail entre les activités parasitaires et les activités productives a été pour une brève période subordonnée au puissant développement de l'industrie. Mais, avec la différenciation croissante de classe de la société bourgeoise, l'activité productive devient un symbole de dégradation. L'industrie n'est pas « vue en rapport avec l'essence de l'homme », mais « seulement en termes de relations extérieures d'utilité ». Bien que les produits de l'industrie sont en réalité « les capacités essentielles objectivées de l'homme », ils sont regardés seulement comme « des objets utiles pour l'industrie matérielle ordinaire ». Parallèlement, la vraie universalité de l'homme est cherchée non pas dans le processus productif, mais seulement dans les activités intellectuelles comme l'art, la science, la religion, etc. Plus l'activité productive de l'ouvrier se dégrade, plus l'intellectuel considère comme certaine la « saleté » du travail et cherche son salut dans le domaine d'idées et de programmes aussi éloignés que possible du processus de production. La petite bourgeoisie cherche aujourd'hui à bâtir sa communauté philosophique propre, dans laquelle les idées dominent, et où ce qui est important n'est pas ce que les hommes pensent, mais le fait qu'ils pensent. Une telle conclusion platonique découle inévitablement de l'incapacité de voir dans la misère des ouvriers autre chose que de la misère.

Marx n'a jamais détourné ses yeux de l'activité des ouvriers dans la production, parce qu'il n'a jamais oublié la révolution qui transformera le travail en activité humaine. Réciproquement c'est parce qu'il pensait toujours à la révolution qu'il s'est préoccupé toujours principalement de la vie réelle des ouvriers (1). Il insistait sur ce fait : « Si vous commencez par la production, vous vous occupez nécessairement des conditions réelles de production et de l'activité productive de l'homme. Mais si vous commencez avec la consommation, vous déclarerez simplement que la consommation n'est pas actuellement « humaine », qu'il est nécessaire de cultiver la vraie consommation et ainsi de suite. Contents de cela, vous pourrez vous permettre d'ignorer les conditions réelles de vie et l'activité de l'homme. » (« L'Idéologie Allemande »).

(1) Voir « Enquête ouvrière » de Karl Marx, dans laquelle cent une questions sont posées aux ouvriers eux-mêmes, concernant tous les problèmes : des cabinets, du savon, du vin, des grèves, des syndicats, aux « conditions de vie générales, physiques, morales et intellectuelles des ouvriers et des ouvrières dans votre profession. » (Réimprimé dans « New International », décembre 1938.)

Les économistes petits-bourgeois, variété New Deal, en cherchant d'alléger les maux de la société bourgeoise, suivent exactement ce modèle. Ils pensent toujours en termes de sous-consommation ou de consommation inhumaine de la société. L'agitation autour de l'énergie atomique, par exemple, se fait toujours en termes de son usage inhumain et non en termes des capacités humaines objectivées qu'elle représente et peut développer. Lorsqu'une crise menace, la seule solution que les économistes peuvent trouver c'est d'accroître le pouvoir d'achat des ouvriers. Lorsque l'automatisation d'une production est recommandée, on tire le signal d'alarme en rappelant qu'elle privera les gens de leur travail et restreindra ainsi le marché. Voici l'indifférence petite-bourgeoise typique vis-à-vis de la vie productive de l'ouvrier et par conséquent de l'activité essentielle de l'homme.

Il n'en est pas ainsi seulement aujourd'hui. Il ne pourra pas en être autrement aussi longtemps que la dégradation de l'activité de l'ouvrier est le moyen par lequel la production s'étend, c'est-à-dire aussi longtemps que le prolétariat restera prolétariat. Toute la réflexion concentrée des économistes et des réformistes sur l'accroissement de la consommation n'est qu'un reflet de cette indifférence fondamentale vis-à-vis de l'activité des producteurs, indifférence inhérente à la société bourgeoise. Les problèmes de la consommation ne seront jamais résolus avant que la libération des capacités humaines des producteurs ne résolve les problèmes de production. Voici pourquoi la révolution prolétarienne qui libérera ces capacités apportera un changement social aussi profond. En libérant les forces productives des producteurs eux-mêmes, elle libérera aussi la société de la préoccupation qui tourne autour des produits finaux et de l'accumulation et la distribution de ces produits finaux. La pensée de l'homme pourra alors se tourner vers le développement de l'humanité de l'homme dans le processus de production lui-même.

L'émancipation des femmes.

Le développement de l'humanité de l'homme dans le processus de production est la seule base pour instaurer une relation humaine entre les hommes et les femmes. Sous les conditions de la société de classe, les relations de l'homme et de la femme se développent tout d'abord comme relations sexuelles et non comme relations entre êtres humains. « Parce que l'homme est aliéné dans le processus de production, il se sent davantage chez soi dans ses fonctions animales : boire, manger, procréer, cependant qu'il se sent davantage comme un animal dans ses fonctions humaines. » (« Travail aliéné. »)

Plus l'homme se sent aliéné de son humanité dans la production, plus il est poussé à essayer de chercher son humanité, c'est-à-dire, de se réaliser en tant qu'homme, dans la consommation, et en particulier dans le rapport sexuel. Ceci est vrai pour le genre homme, c'est-à-dire à la fois pour les hommes et pour les femmes. Plus les femmes sont arrachées par le capitalisme à la division du travail entre les sexes dans la sphère domestique et attirées dans le travail aliéné de la production à l'usine, plus aussi elles se sentent chez soi non dans leur activité productive mais dans leurs rapports sexuels avec l'homme. Pour les deux, hommes et femmes, le rapport sexuel est ce que Marx a appelé un rapport animal parce qu'il est abstrait

« du reste du domaine de l'activité humaine » (ibid.). Plus grande est l'aliénation dans la production, plus grande la nécessité d'intensifier et de glorifier les rapports sexuels par le romantisme, etc. Aux Etats-Unis, cette glorification a atteint son expression la plus pure parce qu'aux Etats-Unis, où il n'y a pas de survivances féodales et la production industrielle est très avancée, le rapport entre les hommes et les femmes est un produit de l'activité aliénée des deux dans le processus de production. Dans ce cadre, l'égalité des sexes est l'égalité des hommes aliénés et des femmes aliénées.

Dans le cadre de la société de classe, par conséquent, l'émancipation des femmes est leur émancipation en tant que femmes et non en tant qu'êtres humains. Afin que le rapport sexuel puisse devenir un rapport humain, c'est-à-dire, afin que le manger, le boire et le procréer qui sont aussi des fonctions humaines, puissent devenir des rapports humains, il est nécessaire que le genre homme soit émancipé du travail aliéné.

Ceci ne signifie pas que nous nions l'importance de la lutte des femmes en tant que femmes pour leur émancipation. Les ouvriers doivent s'affirmer en tant que classe pour être reconnus comme êtres humains et pour reconnaître leur propre force comme êtres humains. Leur lutte de classe « est la forme nécessaire et le principe énergétique de l'avenir immédiat, mais n'est pas en tant que telle le but du développement humain et la forme de la société humaine » (« Propriété privée et communisme »). D'une manière analogue, pour que les femmes n'aient plus besoin de s'affirmer en tant que femmes pour être reconnues, il est nécessaire que le genre homme ne soit pas poussé à chercher dans le sexe opposé ce que Marx a appelé ses « besoins communs » plutôt que ses « besoins humains ».

Une révolution dans les rapports entre homme et femme exige une révolution dans le mode de production suivant le développement de la richesse des capacités humaines contenus dans l'industrie et donc aussi dans l'homme. « Le rapport restreint des hommes à la nature détermine aussi leur rapport restreint entre eux ». (« L'Idéologie Allemande »). Aujourd'hui, la base pour dépasser cette relation restreinte des hommes à la nature se trouve dans l'appropriation des forces productives par l'homme. Ainsi un nouveau fondement économique peut être établi pour créer un rapport entre les sexes qui soit humain et non restreint. Dans aucune autre sphère des relations humaines les nouveaux liens sociaux ne seront plus évidents. Pour la première fois, aussi bien l'homme que la femme seront émancipés de la préoccupation avec le rapport sexuel, que celui-ci ait la forme biologique ou romantique.

Le rapport humain entre les races.

Les antagonismes entre les races trouveront aussi leur solution finale seulement par le développement de l'homme universel totalement développé dans le processus de production. Le nègre est obligé, par l'oppression de sa race dans la société existante, c'est-à-dire capitaliste, de lutter en tant que nègre. Cette révolte nationaliste ébranle constamment la stabilité de la société existante et est ainsi un des facteurs les plus importants qui contribuent à la victoire de la révolution socialiste.

C'est cependant dans la communauté sociale créée dans le feu de la lutte de classe, c'est-à-dire dans les grèves qui ont abouti à la création du C.I.O., que les rapports entre les ouvriers blancs et nègres sont les rapports entre hommes révolutionnaires, c'est-à-dire hommes qui se sentent liés par une cause sociale et ainsi se reconnaissent instinctivement les uns les autres comme hommes universels, individus sociaux. Le modèle qui a été créé par cette self-mobilisation est le modèle qui sera établi dans le processus de production lui-même par la révolution sociale. Un mode de production complètement nouveau sera instauré qui développera les hommes des deux races en tant qu'hommes universels totalement développés qui peuvent avoir entre eux des rapports humains plutôt que des rapports de race.

Aussi longtemps que chaque homme a une sphère exclusive d'activité qui lui est imposée, et dont il ne peut s'échapper, il est obligé d'avoir des rapports aliénés avec les autres hommes, et en particulier avec ceux-là parmi les autres par rapport auxquels une distinction facile peut être faite à partir de caractéristiques superficielles. L'inhumanité de l'homme pour l'autre homme est le résultat de l'inhumanité de chaque homme dans ses fonctions spécifiquement humaines, c'est-à-dire productives. La frustration croissante de l'homme dans la production le pousse vers une aliénation croissante par rapport à ses camarades hommes en dehors du processus de production. Ce n'est que par le développement d'hommes universels que ce processus pourra être renversé. L'autre solution est un état policier maintenant par la force en société les hommes aliénés les uns des autres.

Ainsi, tous les problèmes des rapports sociaux dans la crise de la société contemporaine, l'aliénation des ouvriers manuels et intellectuels, la famille, l'Etat, les conflits raciaux, tous ces problèmes nous ramènent à cette question essentielle : comment libérer l'humanité de l'homme dans le processus de production. C'est en fixant son attention sur le processus de production que Marx a été capable de développer une vraie philosophie sociale dans laquelle tous les hommes, des deux sexes, de toutes les races et de toutes les professions ont été considérés comme des êtres humains universels. Il a appelé cette philosophie « naturalisme humaniste » ou « humanisme naturaliste ». La civilisation n'a jamais connu et n'aurait jamais pu connaître une philosophie plus humaine, car la civilisation n'a jamais connu une situation dans laquelle l'existence développée de l'industrie et de la psychologie humaine aient pu être ce que Marx a appelé « le livre ouvert des capacités humaines ». La bourgeoisie est obligée de tenir ce livre fermé. La révolution prolétarienne l'ouvrira par la force et libérera tous ceux qui sont emprisonnés dans l'aliénation et la fragmentation de la société bourgeoise.

CHAPITRE V

LA CRISE DES CAPITALISTES

Aucune classe dominante n'a pu se maintenir longtemps au pouvoir lorsque les masses ont commencé à la mépriser quant à ses capacités économiques. Les ouvriers ont perdu actuellement tout respect

pour les bourgeois en tant qu'administrateurs techniques. Ils ne haïssent pas les bourgeois autant qu'ils les méprisent. Partout, les ouvriers disent : « De la manière dont ça va, la supervision ne donne aucun résultat ». La guerre a porté ce mépris à son maximum, lorsque les ouvriers ont vu que, malgré la propagande sur « les gars qui sont au front », ils n'avaient souvent rien à l'usine, parce que les profits étaient garantis au-delà des coûts (1). Les ouvriers reconnaissent que la seule chose qui maintient l'autorité de la bourgeoisie c'est son droit d'embaucher et de débaucher et, dans toutes les grèves de l'après-guerre, ils ont lancé un défi à cette prérogative tant appréciée.

Sachant que sa logique économique l'a conduit devant cette impasse, et terrifiée par la révolte des ouvriers contre la production, la bourgeoisie cherche aujourd'hui à résoudre sa crise en apprenant aux patrons qu'ils doivent être des administrateurs sociaux plutôt que des administrateurs techniques. Écoutons Elton Mayo :

« Ce n'est pas une élite administrative capable qui nous manque, mais l'élite des divers pays civilisés n'a actuellement qu'une connaissance insuffisante des faits biologiques et sociaux importants pour l'organisation et le contrôle de la société. »

« Si, dans tous les postes décisifs de l'activité sociale nous avons des personnes intelligentes capables d'analyser l'attitude des individus ou des groupes du point de vue : 1° des malentendus logiques qui s'y rencontrent ; 2° de l'illogisme des codes sociaux en action, et 3° de l'exaspération irrationnelle qui est le symptôme du conflit et de l'effort bafoué, — si nous avons une élite capable de mener cette analyse, la plupart de nos difficultés diminueraient jusqu'à disparaître. »

Cet idéalisme, s'il prenait une forme politique organisée, ne serait rien d'autre que du fascisme. La grande bourgeoisie allemande a créé l'hitlérisme précisément dans cet esprit.

L'idée que les masses doivent être dirigées est un élément organique de la société bourgeoise. Si l'administration technique ne les maintient pas tranquilles, on doit introduire une administration sociale. Si l'administration sociale par le capitalisme privé ne réussit pas à obtenir la collaboration des ouvriers, il faut organiser l'administration sociale des masses par l'État. La bourgeoisie peut essayer toutes les solutions face au mécontentement des ouvriers, excepté celle qui pourrait arriver jusqu'aux racines de ce mécontentement, c'est-à-dire l'appropriation par les ouvriers de toutes les connaissances, les sciences et le contrôle qui sont incorporés dans l'industrie.

Le recours à la psychiatrie de masse.

La bourgeoisie ne peut pas laisser les ouvriers s'approprier la nature humaine de l'industrie. Elle doit par conséquent construire une théorie selon laquelle la maladie psychologique des ouvriers constitue leur véritable nature humaine. Que l'on compare à cette théorie la conception de Marx selon laquelle la psychologie humaine est « le livre grand ouvert des capacités humaines » ! L'abîme qui sépare la

(1) C'est-à-dire les contrats avec le Gouvernement garantissant aux entreprises la couverture de leurs frais, plus un certain profit, les capitalistes ne s'empressaient pas toujours à produire pour le front. (N. d. tr.)

conception psychologique de l'homme comme être malade et celle qui voit dans l'homme un être qui tend vers une humanité complète n'est pas seulement théorique ; il résulte nécessairement des relations de classe. Parce que les ouvriers ne peuvent plus s'adapter à la société existante, c'est-à-dire à la société capitaliste, la pensée bourgeoise ne peut que croire que la faute est du côté des ouvriers et non du côté de la société telle qu'elle existe.

Incapable d'ouvrir le livre des capacités humaines, la bourgeoisie cherche à consoler les ouvriers par les offices d'un agent intermédiaire. Le fondement de classe de cet agent intermédiaire a été analysé par Marx il y a cent ans :

« Toute l'aliénation de l'homme par rapport à lui-même et à la nature apparaît dans le rapport par lequel il se soumet et il soumet la nature à un autre homme différencié de lui-même. Ainsi l'aliénation religieuse apparaît nécessairement sous la forme du rapport entre le laïque et le prêtre, ou également, puisque le problème concerne dans ce cas le monde intellectuel, entre le laïque et un médiateur. Dans le monde pratique actuel, l'aliénation ne peut apparaître que dans les rapports pratiques avec les autres hommes » (« Travail aliéné »).

La bourgeoisie pense qu'en écoutant avec sympathie les plaintes personnelles des ouvriers, elle pourra rendre au travail sa dignité et leur personnalité aux ouvriers. Ceci n'est rien d'autre que le confessionnal transposé dans le service du personnel, le curé dans l'usine. C'est la version moderne du confessionnal clérical. Commencant par l'attitude vis-à-vis des ouvriers dans l'usine, cette tendance pénètre toutes les sphères de la société et en particulier de la société américaine, comme il est visible dans les films d'après-guerre.

L'Eglise catholique s'est développée comme médiateur entre l'homme et Dieu, ce Dieu qui suivant le dogme chrétien n'était que la nature humaine de l'homme (le Christ). De la même manière aujourd'hui, on doit développer une élite de psychanalystes pour qu'elle soit le médiateur entre les ouvriers et leur propre nature humaine incorporée dans l'industrie. Cette élite deviendra la nature cléricale de l'homme.

Mais, à l'opposé des prêtres de l'Eglise catholique, les médiateurs actuels entre les ouvriers et la nature humaine de ceux-ci doivent exercer un contrôle total sur les ouvriers précisément à cause de la tendance des ouvriers vers la totalité et l'universalité. Si le contrôle total du processus de production n'est pas exercé par les ouvriers, les médiateurs devront exercer un contrôle total de tous les aspects de la vie des ouvriers. Si les forces productives sociales des ouvriers ne sont pas enrichies, on devra organiser complètement la connaissance de la physiologie, de la psychologie et de la sociologie de la classe ouvrière et la mettre à la disposition des administrateurs. La solution que Mayo propose ne peut provenir que du mépris de la classe ouvrière, mépris si organiquement enraciné chez la bourgeoisie et ses champions intellectuels. Mais, précisément pour cette raison, ce mépris ne doit pas être traité légèrement. Devant l'éventualité de la défaite, il peut se transformer très facilement en panique et en mesures contrerévolutionnaires de désespoir. Un an après la défaite de Hitler en Europe, le livre de Mayo, qui avait été écrit en 1933, a été réimprimé par l'Université de Harvard. C'est là un avertissement non seulement aux ouvriers mais aussi à la petite bourgeoisie, qui continue à se plonger dans la psychiatrie individuelle, au moment où la grande bourgeoisie prépare les bases pour une psychiatrie de masse.

Les conseillers de la bourgeoisie offrent aujourd'hui la même solution à l'antagonisme de classe qu'Hegel offrait en son temps à l'état prussien. Ce qu'ils demandent, ce sont des hommes plus sages, des meilleurs administrateurs, des hommes conscients « des nouvelles réalités psychologiques de 1947 ». De même que Hegel, constatant l'opposition extrême des classes, demandait une classe universelle adaptée aux tâches de médiation (« Philosophie du droit »), de même les conseillers de la bourgeoisie aujourd'hui cherchent à investir la connaissance universelle dans l'élite administrative. En 1819, le point de départ de Hegel était l'idéalisme commun aux intellectuels et leur peur des masses. Son point d'arrivée était le concept de l'état totalitaire. Il n'y avait pas d'autre solution. Toute tentative de faire de la masse un objet plutôt qu'un sujet, toute tentative de lui enlever l'initiative à une époque où son besoin objectif et subjectif est d'assumer toutes les initiatives ne peut se terminer que par la destruction de cette initiative. L'Allemagne fasciste nous a donné la preuve vivante qu'aussitôt que cela est fait, la barbarie s'empare immédiatement du reste de la nation.

Mais si c'est là la perspective actuelle en l'absence de révolution, c'est aussi un guide pour le développement complet de l'homme que doit introduire la révolution prolétarienne. La seule lutte effective contre le fascisme est la lutte révolutionnaire pour la réalisation de l'homme universel. La révolution luthérienne a aboli le prêtre comme médiateur et a permis à l'homme de devenir son propre interprète de la nature humaine de Dieu. La révolution prolétarienne doit abolir toutes les barrières qui existent entre les ouvriers et la richesse objectivement développée de leur nature humaine.

CHAPITRE VI

LA CRITIQUE OUVRIERE DE LA POLITIQUE

Le développement du fascisme et l'impuissance de la démocratie politique comme arme contre celle-ci, ont enlevé aux petits bourgeois l'illusion que les arguments et les idées sont les locomotives de l'histoire. Mais la crise de la petite bourgeoisie est la crise de la politique, et ici comme toujours l'attitude instinctive de la classe ouvrière doit être notre guide. L'ouvrier américain moderne est souverainement indifférent vis-à-vis de la politique. Trois cent soixante-cinq jours par an, il se fiche si ce sont les démocrates ou les républicains qui sont au pouvoir. Et le trois cent soixante-sixième jour il s'y intéresse seulement si c'est une année d'élection présidentielle. Ce manque d'intérêt politique a sa racine dans le développement historique des Etats-Unis. L'expérience des ouvriers leur a montré que, démocrates ou républicains, quelles que soient les différences ou les similitudes de leur programme, les candidats élus agissent selon les besoins de l'économie capitaliste américaine.

Parce que les différents partis politiques agissaient d'une manière si peu différente pour ce qui est du développement réel de l'économie américaine, la politique a été essentiellement une concurrence entre groupes de capitalistes, organisés en appareils électoraux, pour obtenir des tranches plus grandes du gâteau américain. Le gâteau était énorme, c'est pourquoi on a rarement reproché aux politiciens de se couper de larges tranches. En particulier, dans les villes où dominaient les appareils électoraux pendant l'afflux d'immigrants d'Europe, une ingénuité parfaite réglait les rapports entre ces appareils et les votants. La politique consistait en un échange de voix contre des faveurs très réelles — même si elles ne coûtaient rien — qui pouvaient aider l'ouvrier qui venait d'arriver de l'étranger face aux multiples problèmes que créait pour lui son nouveau milieu. Cependant, avec l'assimilation des immigrants et le déclin des appareils électoraux, la machinerie politique a été dévoilée dans toute sa nudité. Le résultat c'est que les ouvriers américains commencent à faire leur propre critique profonde de la politique bourgeoise en tant que fraude et tromperie qui ne peut en rien changer leur vie réelle.

La communauté politique illusoire.

En cela, les ouvriers américains expriment avec un instinct infail- lible la même vérité à laquelle Marx est arrivé par son étude profonde de la Révolution française. La politique, disait Marx, est profondément et essentiellement quelque chose de bourgeois. Sa base est la domination d'une classe sur une autre et sa consolation est qu'elle procure à l'individu qui est réellement aliéné dans sa vie matérielle l'illusion qu'il participe à la communauté sociale. Dans leur tendance vers l'émancipation complète, les hommes traversent l'étape de l'émancipation politique parce qu'elle représente un pas progressif par rapport à la domination des hommes par la religion. La religion donne aux hommes l'illusion de la démocratie dans le royaume des cieux. La démocratie politique approche au moins ce royaume plus près de la terre.

Mais « l'émancipation politique est la réduction de l'homme d'un côté, à un membre de la société bourgeoise, à l'individu égoïste et indépendant, d'un autre côté; au citoyen, à la personne morale ». Plus l'homme, en tant qu'ouvrier, est aliéné de son humanité véritable dans le processus de production, plus doit être grande l'illusion qu'il est un individu social dans ses rapports politiques en tant que citoyen. D'où la nécessité d'un état fasciste. Mais « l'émancipation humaine ne s'achèvera pas avant que l'homme réel individuel ne s'identifie avec le citoyen et ne devienne un être générique dans sa vie empirique, dans son travail individuel, dans ses rapports individuels, avant que l'homme ne reconnaisse et n'organise ses propres capacités comme des capacités sociales, avant donc que la force de la société ne soit plus divisée par le pouvoir politique ».

Voilà ce que Marx concevait comme le socialisme — l'appropriation réelle par les ouvriers de leurs capacités humaines dans leur vie productive matérielle. La politique et l'état déperiront parce qu'il ne sera plus nécessaire de maintenir la communauté politique illusoire.

L'analyse de la politique par Marx s'applique non seulement à la politique bourgeoise, mais aussi à toutes les tentatives de substituer

la communauté politique à la communauté réelle des hommes émancipés dans le processus du travail. Ainsi, ce qui domine la vie des Etats-Unis actuellement n'est pas le parlement bourgeois à Washington, qui commence à apparaître comme peu différent d'une commission d'enquête, mais ce qui a été justement appelé les « parlements économiques », les directions et les congrès des syndicats. Ce sont les syndicats qui forment aujourd'hui la communauté politique pour des millions d'ouvriers et auxquels on doit par conséquent appliquer la critique marxiste de la politique bourgeoise.

L'organisation industrielle des travailleurs.

L'ouvrier américain d'aujourd'hui a transféré son cynisme vis-à-vis de la politique bourgeoise à la politique des syndicats. Dans les salles et les réunions des syndicats, il voit divers noyaux qui rivalisent pour le pouvoir et pour la direction du syndicat. En créant le mouvement syndical industriel, les ouvriers sentaient qu'ils créaient un instrument pour leur émancipation sociale. Cependant, maintenant, le syndicat n'apparaît que comme une arène pour divers groupes politiques qui s'opposent les uns aux autres. L'ouvrier se demande avec perplexité pourquoi les leaders ouvriers qu'il a créés se comportent de la sorte. La réponse à cette question doit être recherchée dans le développement actuel du mode capitaliste de production. Nous pourrions ainsi expliquer la bureaucratie ouvrière non seulement aux ouvriers, mais aussi à elle-même.

Un syndicat ouvrier comme les « Ouvriers unis de l'acier » (United Steel Workers) embrasse presque un million d'ouvriers et comprend non seulement les fonderies d'acier, mais les mines de fer de Mesabi, les laminoirs d'aluminium d'Alcoa, à Tennessee, les usines de locomotives de Shenectady et les fabriques de boîtes de conserves de San Francisco. La structure d'un tel syndicat est celle d'un gouvernement industriel avec ses sections et ses divisions, qui sont non seulement parallèles à celles des monopoles de l'acier mais rivalisent même avec les services du gouvernement fédéral. Il y a un service juridique, un service de recherches et de mécanique, un service des contrats, un service de comptabilité et un service législatif. La machine syndicale correspond, service pour service, entreprise pour entreprise, compagnie pour compagnie, ville pour ville et état pour état à la machine de la bourgeoisie.

Les opérations totales d'un tel syndicat sont le moyen par lequel est maintenue l'unité et la continuité de la production des diverses unités industrielles, de l'extraction du minerai jusqu'à la construction de pelles mécaniques. Les « United Steel Workers Union » ont été avec raison appelés « U.S.A. ». La petite bourgeoisie proteste contre le contrôle que de tels syndicats gigantesques ont sur le pays. La grande bourgeoisie sait que sans ces syndicats, il lui serait impossible de faire marcher la production au delà de quelques jours. La société moderne a atteint le point où ce qui est décisif n'est pas l'intégration de la richesse financière ou des directions, mais l'intégration de la production. Pour la réalisation de ce but, les syndicats ou une autre forme d'organisation du travail sont absolument essentiels.

Le contrat syndical, qui est la constitution de ce gouvernement industriel, est le modus operandi du processus réel de production. Il contient l'analyse, le détail et la codification du processus réel de

travail des millions d'ouvriers qui se trouvent dans ces industries. Le trait le plus important des contrats syndicaux ne sont pas les taux de salaire, ni même les heures de travail, mais les règles et les normes infinies concernant les classifications du travail, les conditions de travail, les temps par pièce, etc.

Ces classifications, ces réglementations sont les classifications et les réglementations de l'activité aliénée et parcellaire des ouvriers. Ils sont le pendant moderne des restrictions corporatives de la société féodale. Mais, tandis que les restrictions corporatives étaient une barrière à la division du travail, barrière nécessaire pour masquer les mystères de la production, la codification actuelle du travail aliéné est une barrière contre la réintégration et la synthèse qui sont nécessaires pour révolutionner le processus de la production. Les potentialités révolutionnaires inhérentes aux forces productives, matérielles et humaines, sont arrivées au point où la codification du processus du travail aliéné est une restriction imposée aux nécessités économiques et à l'élan réel des ouvriers vers l'intégration et l'universalité.

Le contrat syndical gouverne la vie de l'ouvrier du matin au soir, pendant chaque minute des heures qu'il passe au travail. Le concept petit bourgeois du « contrat social » était le mythe d'individus isolés dont chacun ne comptait que comme une unité dans la communauté politique. Le contrat syndical est la réalité actuelle de l'individu parcellaire dans le processus du travail. Les ouvriers défendent le contrat syndical comme une arme contre la bourgeoisie, étant donné les rapports de production actuels. Ne pas défendre le contrat amènerait une intensification de leur exploitation, parce que cela donnerait la possibilité à la bourgeoisie de les obliger à accroître leur travail aliéné. De plus, et encore plus important, c'est le fait que les ouvriers ont gagné ces contrats par la guerre de classe et voient dans ceux-ci un symbole des victoires qu'il ont remportées sur la bourgeoisie. En même temps, les ouvriers sentent instinctivement que ces classifications ne font que codifier leur aliénation. Les ouvriers luttent féroce-ment pour des meilleurs contrats, ils exigent que les chefs ouvriers obtiennent pour eux des meilleurs contrats. Mais, lorsque le contrat est obtenu, les ouvriers sentent immédiatement qu'il représente de nouvelles chaînes pour eux et une responsabilité plus grande pour ce qui est de la continuité de la production. Ainsi, ils ironisent sur le contrat et se consolent en se disant que leur lutte leur a au moins apporté une augmentation de salaire. Ceci démontre que les réformes et les meilleurs contrats laissent intact le cadre du travail aliéné et ne diminuent que la quantité de celui-ci.

Le dilemme de la direction ouvrière.

Le chef ouvrier d'aujourd'hui n'a pas des privilèges spéciaux ou des qualifications particulières à protéger, comme les ouvriers organisés des vieux syndicats corporatifs. Le plus souvent, il est récemment sorti de la production et, en salaire réel et en niveau de vie, il ne dépasse pas les ouvriers qu'il représente. Ce qui corrompt la direction ouvrière est son rôle dans le processus de production lui-même. La direction ouvrière est l'administrateur du contrat syndical.

Parce que la bureaucratie ouvrière représente la division du travail dans le mode capitaliste de production, sa « représentation de

la base » devient nécessairement une administration de la base. La bureaucratie ouvrière est l'agent des ouvriers, mais elle est l'agent des ouvriers aliénés, des ouvriers semi-qualifiés. Elle n'est pas, comme la vieille social-démocratie un agent des capitalistes; elle est un représentant du mode capitaliste de production. Le bureaucrate ouvrier s'assied à la même table avec le capitaliste et élabore avec celui-ci des « temps » et des classifications, non pas parce qu'il collabore avec les capitalistes en tant qu'individu, mais parce que tous les deux représentent le mode capitaliste de production. Voilà pourquoi il n'y a pratiquement pas de différence entre les études des « temps » faites par le syndicat, la compagnie et le Bureau des Relations Ouvrières du gouvernement. Voilà pourquoi aussi, tous les hommes des syndicats ont de temps à autre peur de renvoyer un ouvrier exaspéré à sa machine sur la base de ces « temps ».

Les grèves sauvages apparues en Amérique depuis le milieu de la guerre, sont une expression de l'hostilité de groupes d'ouvriers dans des départements isolés contre le caractère aliéné de leur travail. Une fois commencées, ces grèves donnent à d'autres ouvriers dans d'autres départements le signal de la révolte contre l'aliénation générale. Des paroles un peu fortes d'un contremaître, les grandes chaleurs, une nouvelle division du travail, n'importe quelle de ces causes peut amener une grève sauvage qui explose au milieu de la production socialisée, entre les différentes unités productives si profondément liées les unes aux autres. C'est précisément pour cette raison que la bureaucratie ouvrière est tellement hostile aux grèves sauvages. La bureaucratie ouvrière représente l'unification et la stabilisation du travail aliéné. D'un autre côté, les grèves sauvages représentent la révolte contre le travail aliéné. La bureaucratie syndicale garantit l'« attitude responsable » du syndicat en échange de la sécurité du syndicat, mais elle ne peut pas exécuter ses engagements, car l'« attitude responsable » dépend de la base et la base ne considère pas du tout que sa mission est la stabilisation du statu quo dans la production. La bureaucratie préfère aux grèves sauvages des grèves nationales bien organisées. La production est paralysée ainsi dans son ensemble, il n'y a pas d'interruption des connections productives et, comme tout le monde reste chez soi, il n'y a pas besoin de piquets de grève massifs qui peuvent amener un conflit avec les forces de l'état.

Mais les syndicats ne sont pas seulement une cristallisation du mode existant de production. Ils sont aussi le fruit de l'unité des ouvriers qui va en se développant, unité qui se développe en même temps que la forme coopérative du processus du travail et explose dans les grèves organisées par le syndicat en opposition à la bourgeoisie. Dans ce sens, ils sont des écoles de communisme pour les ouvriers et ont un caractère intrinsèque politique, qu'ils aient ou non une expression politique dans l'arène parlementaire. C'est cet aspect du mouvement syndical, le fait qu'il contient la menace d'un mouvement politique de la classe ouvrière contre la bourgeoisie, que les capitalistes craignent le plus et qu'ils cherchent toujours à miner. De même, c'est cet aspect des syndicats que les ouvriers sont le plus prêts à défendre contre toutes les tentatives de l'état bourgeois visant à détruire leur puissance organisée.

De la même manière, la bureaucratie ouvrière ne représente pas seulement le mode bourgeois de production, mais aussi la direction militante que le mouvement de masse a mis en avant. Dans ce sens,

la direction ouvrière représente le mouvement social des masses contre leur travail aliéné, leur unité créatrice en action et leur besoin de s'appropriier les instruments de la production d'une manière totale, laquelle, comme nous l'avons montré, est le seule compatible avec un mode complètement nouveau de production.

La direction syndicale a ainsi un double caractère. Elle est l'administrateur du mode capitaliste de production, mais elle maintient son emprise sur les masses seulement par les gains sociaux, économiques et politiques qu'elle représente pour les masses comme résultat de luttes passées et comme promesse pour l'avenir.

Les empereurs romains ne pouvaient pas développer un mode de production qui donnerait du travail à leur prolétariat qui avait connu le travail libre. Ils ont dû, par conséquent, lui donner du pain et des spectacles et un empire politique dans lequel ils pouvaient être les maîtres. Dans le monde moderne, le New Deal a créé un certain respect pour les travaux publics. La bureaucratie syndicale tâche d'éviter ce piège. Mais elle ne peut pas satisfaire l'élan beaucoup plus profond du prolétariat moderne vers un mode de production dans lequel il puisse librement exercer ses forces naturelles et acquises. Ils doivent par conséquent tenter, par toutes sortes de programmes sociaux : les programmes de santé publique, d'éducation et de récréation mis en avant par l'ILGWU, les programmes politiques du CIO-PAC, le programme de Reuther pour des « augmentations de salaire sans augmentations des prix », les caisses sociales de Lewis, de justifier leur existence comme direction des ouvriers. La direction ouvrière peut s'attaquer à tous les aspects secondaires de la misère du prolétariat, elle peut chercher à satisfaire tous les besoins matériels, mais le besoin humain fondamental du prolétariat de s'appropriier les forces productives de la société dans le processus du travail lui-même, ce besoin la direction ouvrière ne peut pas l'envisager aussi longtemps qu'elle fonctionne comme une partie intégrante de la machine syndicale bâtie sur le mode existant de production.

Nous avons parlé plus haut de la conception erronée, produit de la société de classe selon laquelle l'universalité réelle de l'homme ne peut pas être trouvée dans le processus du travail mais dans des buts qui sont en dehors de celui-ci, dans la religion, l'art, la politique, la littérature, etc.

L'idéologie selon laquelle l'activité productive est simplement un moyen pour l'existence et non la première nécessité de l'existence humaine est inhérente au travail salarié sur lequel se base la production capitaliste. L'activité productive, en d'autres termes, est considérée dans la société bourgeoise comme du travail, un moyen pour la satisfaction des besoins et non pas un besoin humain. La diminution de la journée du travail, une prémisses fondamentale des nouveaux rapports socialistes de production, a été considérée comme un moyen par lequel l'ouvrier pourrait avoir plus de temps pour lui-même en dehors de la production, plutôt que comme un moyen par lequel ses heures productives pourraient devenir plus humaines. Cependant, l'activité productive est la caractéristique distinctive du genre humain et la libération de cette activité productive par le développement de l'individu total dans le processus de production c'est l'objectif de la révolution socialiste.

La bureaucratie ouvrière ne peut pas résoudre la question essentielle de l'activité inhumaine de l'homme dans le processus du travail, parce que pour ce faire il lui faudrait représenter un mode de travail plus humain et donc aussi plus productif. En d'autres termes, elle

devrait poser la révolution sociale devant les ouvriers non seulement comme la libération révolutionnaire de la société de l'exploitation capitaliste, mais aussi comme la solution de tous les problèmes journaliers et concrets qui surgissent de leur vie dans l'usine. Si elle ne le fait pas, elle restera limitée dans l'idéologie bourgeoise qui tourne autour de la richesse et de la pauvreté comme termes matériels.

La tendance vers le changement social.

La direction syndicale actuelle dégénère en appareils politiques rivaux, comme les partis capitalistes d'hier, parce que le développement révolutionnaire de la production qui est nécessaire ne repose pas sur elle mais sur les besoins objectifs de l'économie qui trouvent leur racine chez les ouvriers qui travaillent sur les machines. Exception faite d'un noyau révolutionnaire qui représente le mouvement des ouvriers vers une solution révolutionnaire des problèmes de leur vie dans l'usine, chaque nouvelle direction ne fait qu'administrer ce mode de production étranger, comme l'ont fait ses prédécesseurs puisque chacune est le prisonnier de ce cadre.

Mais il y a une grande différence entre les politiciens capitalistes et les politiciens ouvriers. Les ouvriers auxquels font appel les politiciens syndicaux ne sont pas les immigrants dispersés, artisans, mécanos, etc., du XIX^e et au début du XX^e siècle. Ils sont au contraire extrêmement concentrés, organisés, disciplinés par la production et ont une tendance profonde vers le changement social. Par conséquent, pour obtenir l'adhésion et les voix des ouvriers non seulement dans sa propre industrie mais dans toute la nation, et aussi pour faire sa cour à la petite bourgeoisie, un politicien ouvrier comme Reuther doit mettre en avant un programme étendu pour un New Deal, comme l'a fait antérieurement le politicien bourgeois Roosevelt. Reuther sait parfaitement que tout le mouvement de l'industrie se dirige vers une centralisation plus poussée du capital et une socialisation plus grande du travail. Il joue son jeu en le sachant. Mais, comme l'indiquait Marx en parlant de Napoléon III, ce qui apparaît dans une période comme tragédie, peut apparaître dans l'imitation comme une farce. Les ouvriers américains ont dépassé le choc de la crise de 1929 et l'inquiétude confuse qui pouvait être apaisée par le New Deal de Roosevelt. Reuther peut s'arrêter à mi-chemin. Les ouvriers américains ne s'arrêteront pas. Tout mouvement qui porterait Reuther ou une autre des personnalités ouvrières nationalement connues au pouvoir serait le résultat d'une telle mobilisation des ouvriers de la nation et d'une telle tendance à se libérer de toute l'aliénation de la production capitaliste que la bureaucratie ouvrière serait obligée soit de recourir à une dictature contrerévolutionnaire dirigée contre les ouvriers, soit de se plonger dans un tâtonnement et une confusion telle que l'impuissance d'Attlee en Angleterre paraîtrait en comparaison comme la direction politique la plus ferme qui ait existé.

Dans le royaume de la liberté.

La contradiction devant laquelle se trouve le militant syndical, entre son rôle comme représentant du mouvement social du prolétariat et ses devoirs comme représentant du mode aliéné de production

est tellement aiguë, qu'il n'est pas rare de voir les militants syndicaux qui ont puissamment aidé à former le C.I.O. en 1936-1937 rentrer à leur travail ou devenir des délégués d'atelier, en abandonnant leurs postes aux ex-dirigeants de l'A.F.L., aux dirigeants syndicaux professionnels, à des avocats, etc. Ces militants forment une partie du matériel d'où viendra la direction révolutionnaire de la prochaine période. La réponse théorique à leur dilemme, comme aussi la réponse au dilemme qui se pose à toutes les classes de la société, se trouve dans la compréhension du mouvement social qui les a portés à la direction pendant les grèves de masse de 1936-1937.

Chaque lutte majeure des ouvriers vise à réaliser le saut du royaume de la nécessité au royaume de la liberté. Lorsque la lutte est terminée, et les gains sont cristallisés dans les augmentations de salaire, la diminution des heures du travail et la sécurité syndicale, il apparaît que l'essence du mouvement n'était pas l'énergie créatrice des masses en train de briser les chaînes de la société capitaliste, mais plutôt les buts concrets qui ont été réalisés. Cependant, le C.I.O., venant à une période pendant laquelle, particulièrement aux Etats-Unis, une révolution industrielle était en train de se faire, lorsque toute la terre était agitée par la barbarie capitaliste et lorsque des « New Deals » et des nouveaux ordres sociaux faisaient partie du milieu mental de tout ouvrier, a gardé son contenu révolutionnaire dans la mémoire des ouvriers qui ont participé à sa formation. Leur hostilité vis-à-vis de la bureaucratie ouvrière exprime leur détermination de ne pas permettre au C.I.O. de devenir un appendice banal du mode capitaliste de production. Comme l'a souligné l'écrivain bourgeois Peter Drucker, c'est ce contenu révolutionnaire qu'ils attribuent à leurs syndicats qui fait que les ouvriers aujourd'hui exercent une pression sur leurs dirigeants pour qu'il y ait lutte plutôt que négociation. Essentiellement, le C.I.O. a été une croisade sociale, une tentative de la part des ouvriers américains de s'élever à la hauteur de leurs destinées historiques et de reconstruire la société sur des nouvelles bases.

Depuis la deuxième guerre mondiale, des nouveaux millions d'ouvriers ont rejoint cette croisade et ont acquis une conscience organique des rapports internes de la production d'un atelier à l'autre, de la mine de charbon à la chaîne d'assemblage, de la ville à la campagne, d'un continent à l'autre. Pour les mêmes raisons qu'ils tirent une satisfaction authentique du fonctionnement compliqué de ce mécanisme productif, ils sont aujourd'hui plus que jamais sérieusement troublés par les interruptions et les menaces d'interruption qui sont inséparables de l'administration capitaliste de ce mécanisme.

La bourgeoisie américaine est organiquement incapable d'assurer n'importe quelle perspective de stabilité et de progrès économique et social dans le cadre du monde unique d'aujourd'hui. Déjà, sur le front politique où elle paraissait tellement imposante, elle commence à montrer des signes d'un grand épuisement. Aujourd'hui, des ouvriers de plus en plus nombreux disent : « Certainement, nous aurions fait mieux ». Dans ces mots, on trouve la reconnaissance de la part des ouvriers de l'énorme étendue de leurs forces naturelles et acquises et l'abus, la distortion et le gaspillage de ces forces par la société capitaliste. On y trouve aussi la colère écrasante des ouvriers contre les barrières capitalistes qui étouffent leur énergie et torturent ainsi tout le monde. Jamais la société n'a eu tant besoin de l'intervention directe des ouvriers. Jamais les ouvriers n'ont été aussi prêts à s'atta-

quer aux problèmes fondamentaux de la société. Les destinées des deux sont indissolublement unies. Lorsque les ouvriers prendront leur sort entre leurs mains, lorsqu'ils s'empareront du pouvoir et commenceront leur reconstruction de la société, toute l'humanité sautera du royaume de la nécessité dans le royaume de la liberté.

RIA STONE

NOTES

LA SITUATION INTERNATIONALE

L'explosion de la guerre de Corée a apporté une modification radicale à la situation mondiale. Il y a plus de distance entre le printemps et l'automne 1950 que des années entières n'en créaient autrefois. Ce changement brutal se reflète nettement dans l'état d'esprit des grandes masses de la population qui a changé du tout au tout en l'espace de quelques semaines. Avant, bien que tout le monde sentait d'une manière confuse que la troisième guerre mondiale était inéluctable, cette idée n'était pas réellement présente, ne déterminait pas l'attitude pratique, individuelle aussi bien que collective, des hommes. Le prolétariat, en particulier, traversait un état d'apathie, qui exprimait la compréhension de la part des ouvriers du caractère réactionnaire de la lutte des deux blocs et de leurs prolongements à l'intérieur de chaque pays, mais aussi la conscience de la quasi-impossibilité pratique d'une lutte de classe autonome et efficace dans les conditions actuelles. La consolidation temporaire de l'économie capitaliste entre 1948 et 1950 semblait elle-même offrir une base objective à ce répit : la baisse du pouvoir d'achat ouvrier s'était considérablement ralentie et, si une certaine surproduction commençait à se manifester, dans la plupart des pays capitalistes le chômage n'était encore qu'une menace lointaine.

Avec la guerre de Corée, les gens ont compris que la guerre était inéluctable non seulement théoriquement, mais dans la pratique ; ce qui semblait une échéance lointaine à laquelle on pourrait, avec un peu de chance, échapper, est apparu comme une certitude du lendemain, avec laquelle on ne pouvait plus ruser. Les conséquences concrètes de la guerre de Corée à l'intérieur de chaque pays — réarmement, prolongation du service militaire, hausse des prix, augmentation du temps de travail — ont fait pour affirmer cette certitude encore plus que le bruit lointain des canons. Le résultat en a été la prostration de la population désarmée face à la catastrophe inévitable. Prostration qui trouve sa source dans le sentiment qu'aucune action n'est possible pour arrêter le processus maintenant déclenché, que les forces qui sont